

QUESTIONS À... Rudy Ricciotti

Varois, architecte respecté internationalement, Grand Prix National d'Architecture 2006. Ecrivain via - entre autres - un ouvrage sobrement intitulé «HQE» en 2006. Récidiviste depuis décembre via un second opus au titre plus explicite «HQE, les renards du temple» paru aux Editions AIDante. Prévoit un nouveau livre en fin d'année «pour passer au bilan» dit-il.



© VINCENT PÉLÉRIER

- Vous dénonciez déjà le HQE dans votre précédent ouvrage. Aujourd'hui les faits vous donnent raison. Comment expliquez-vous d'être aussi visionnaire ? Si vous étiez considéré comme l'ennemi, certains vous rejoignent-ils aujourd'hui dans cette vision ?

- Bien sûr les jeunes architectes d'abord mais les vrais professionnels ensuite sont aujourd'hui sur la même ligne critique. Ils ont compris l'urgence du combat à mener contre les gangsters de l'environnement fabricants de plus-values de pouvoir et de moralisme de braguette sans preuve de bénéfice environnemental.

- Cette norme, comme les autres, bride-t-elle la créativité de l'architecte ?

- Davantage que la médiocrité architecturale qu'elle génère, elle accélère les processus d'augmentation de l'empreinte environnementale, et

par effet d'avalanche, le consumérisme technologique. Si économies d'énergies de son logement revient à augmenter l'inflation du bilan carbone et du CO2 pour construire, alors nous allons au désastre.

- Si norme n'égale pas forcément effet concret, comment la faire comprendre au citoyen lambda qui aime plus que tout les logos, les règles et ce qui est généralement bien prédéfini ?

- Ce n'est pas le citoyen qui aime la norme, mais la bureaucratie fascisante qui aura compris que par la coercivité, elle pouvait renouveler le champ existentiel de son propre pouvoir.

- Quel est le rôle de l'architecte dans ce méandre d'obligations environnementales ?

- Normalement un poulet égaré sur une autoroute saturée. Avec un peu

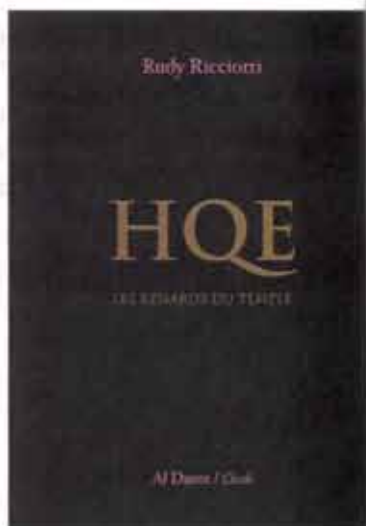
d'instinct de survie, un lièvre dans la forêt. Avec un peu de sens de l'honneur, un résistant contre la barbarie réglementaire qui tire notre société vers le bas.

- Que signifie développement durable pour vous ? Cela ne devrait-il pas être tout simplement du bon sens ?

- Bien évidemment il faudrait déjà baisser les exigences confort, telles que les températures obligatoires à atteindre dans les lieux de travail, autorisant le port du débardeur en plein mois de février. Réduire de 2° n'est pas socialement insultant et porter le pull sur le lieu de travail n'est pas dégradant. Ce qui est grave ce sont les a priori scientifiques et les diktats normatifs propres à notre incapacité à la culture critique.

- Quand on dit que le Grenelle de l'environnement créé des métiers ou du moins soutient l'économie, n'est-ce pas un concept marketing pour faire passer la pilule de la crise ?

- C'est possible mais le marketing, comme le benchmarking dévient



tout. Contaminent tout, en premier nos administrations intellectuellement corrompues ou asexuées. La faiblesse de l'Etat en est un mécanisme. Il est à craindre que les conséquences du Grenelle soient inverses aux objectifs annoncés.

- Vous dites préférer les bananes gazées aux bananes bio. En est-il de même avec les bâtiments ?

- L'architecture bio est celle qui est développée sur une chaîne courte de production. Elle doit fabriquer du développement économique et social, favoriser la défense d'une mémoire du travail et refuser la délocalisation de sa production. L'architecture bio doit accepter de salir in situ et non à des milliers de kilomètres pour un chantier propre chez soi. Elle doit favoriser la recirculation locale, la fiscalité issue des valeurs du travail.



© VINCENT PÉLÉRIER